

texte : *Josué, 24 / 1-28*

première lecture : *Ésaïe, 59 / 9-21*

chants : 245 et 630 (*Arc-en-ciel*)

Chers amis, ceux d'entre vous qui étaient là il y a quinze jours vont se dire que, décidément, j'aime beaucoup l'Ancien Testament. Ils auront raison... ! Ces textes en proviennent, naturellement, et en plus le second le raconte en partie, puisque Josué, après la conquête de Canaan et juste avant le récit de sa mort, rappelle à « *toutes les tribus d'Israël* » les deux histoires des « *pères* », des ancêtres du peuple : l'histoire des Patriarches, et l'histoire de la sortie d'Égypte. C'est là, vous le savez, quelque chose qu'on retrouve assez souvent dans les Écritures : le rappel du passé. Certains auteurs privilégient l'une des deux histoires : Patriarches ou Exode, d'autres auteurs réunissent ces deux étapes importantes, les plus récents rajoutent l'Exil à Babylone, mais bien sûr l'auteur du livre de *Josué* ne pouvait pas mettre ça dans la bouche de son héros !

Mais ceux qui le lisent peuvent aussi entendre cette troisième étape : « *vos pères habitaient de l'autre côté du fleuve et ils rendaient un culte à d'autres dieux* »... Cette phrase, les exilés ont dû l'entendre ou se la répéter souventes fois, à Babylone, après avoir tout perdu, en méditant sur ce qui les avait amenés là ! À moins que ce ne soient leurs enfants, installés au pays sous la houlette d'intransigeants religieux, héritiers des prophètes, qui fustigeaient ainsi ceux qui se complaisaient à vivre chez les étrangers comme les étrangers, ceux qui se complaisaient à oublier leur dieu pour être à la mode, pour être politiquement corrects...

De tout ceci nous ne saurons jamais rien, quant à l'écriture du livre. Mais quant à ce qu'il raconte bien clairement, il n'est pas besoin de longs commentaires, c'est ce qu'on a appris dès l'école du dimanche ! C'est le récit de la longue fidélité de Dieu à son projet, un projet de « *bénédiction pour toutes les familles de la terre* » (*Gen. 12 / 3*) pour lequel il a choisi Abraham et sa descendance, le peuple d'Israël. Il a choisi. Il a donné. Il a libéré. Il a conduit. Ce récit du passé, ce n'est pas le récit de l'histoire ; c'est le récit de l'action de Dieu dans l'histoire. Aucun historien moderne, aucun scientifique laïque, ne peut se reconnaître dans ce récit, car le principal acteur, le véritable auteur, de cette histoire, c'est Dieu, le Dieu d'Israël.

Nous, lorsque nous racontons l'histoire, nous vantons les mérites de nos Pères. Nous faisons de l'histoire laïque, mais en tirant la couverture de celle-ci à nous, à travers ceux dont nous nous proclamons les héritiers. C'est donc scientifiquement douteux. Mais plus important : c'est infidèle à la Bible. Pour le dire autrement : ce n'est pas protestant ! Le vrai protestantisme, la fidélité à la Bible, ce serait nous aussi de dire l'histoire non pas de nos pères, mais de Dieu pour nos pères. Nous reconnaître les héritiers non pas de héros du passé, mais de ce que Dieu a fait dans le passé. Mais pour ça, il faudrait savoir reconnaître les actions de Dieu. Et pas seulement les actions glorieuses et bien visibles, mais aussi celles qui sont plus conformes à la manière divine d'agir que nous montre le Nouveau Testament, où l'on ne voit jamais aussi bien Dieu que dans ce qui, à nos yeux, ressemble beaucoup à la faiblesse, à l'échec, à l'abandon...

Et pour savoir reconnaître les actions de Dieu autrefois, la meilleure méthode n'est-elle pas d'apprendre à reconnaître les actions de Dieu dans sa propre vie ? Les auditeurs de Josué dans notre récit le font bien : ils reconnaissent être là où ils en sont grâce à ces actions concrètes, réelles, de Dieu. C'est seulement à partir de là que je peux relire le passé, mais c'est aussi grâce au récit du passé, fait par d'autres peut-être, que je peux à mon tour relire ma vie et savoir que Dieu y a agi, que Dieu y agit encore, concrètement, réellement. Sinon, la religion, c'est de la théorie, ça n'intéresse à bon droit personne. Allers-retours entre le récit du passé et mon présent, relecture de l'un par l'autre : voilà l'une des utilités majeures des Écritures, mais aussi de l'Église, quand des pères ou des mères, des frères ou des sœurs, se racontent, et m'apprennent à lire ma vie avec les lunettes de Dieu !

Récit du passé ? Récit du présent : « *ni par ton épée, ni par ton arc !* » L'Évangile après tout n'est pas forcément agréable à entendre... Dans un monde où mon *ego* seul compte, et où toute parole n'a d'intérêt que lorsqu'elle le flatte, ce récit-là est un récit désagréable. Il rejoint un autre récit, encore plus fréquent dans notre Bible, celui des infidélités d'Israël, comme on le trouve chez les Prophètes – le passage d'*Ésaïe* que je vous ai lu, par exemple. C'est cet autre récit que Josué sous-entend à la fin lorsqu'il dit : « *vous ne pourrez pas servir l'Éternel* », etc. Lorsque le récit n'est plus récit des actions de Dieu, mais récit des actions des croyants, alors ce n'est plus le récit des fidélités, mais celui des infidélités. Et certes, cela rejoint bien mon existence, qui en est tissée, constituée... D'ailleurs, si l'être humain avait été fidèle, la Bible ne serait pas allée au-delà du chapitre 2 de la *Genèse* ! Mais depuis le chapitre 3, nous « *abandonnons l'Éternel et nous servons des dieux étrangers* ». Depuis toujours.

« *Ni par ton épée, ni par ton arc !* » Évidemment. D'abord parce que je suis incapable de m'en servir comme il faut. Je n'y arriverais donc pas. Mais surtout parce qu'il ne faut pas s'en servir. Ainsi, même si je savais, cela ne me servi-

rait de rien. Vous savez, c'est comme dans « l'hymne à l'amour » de la *première aux Corinthiens*, le chapitre 13 : « *quand j'aurais [ceci et cela], si je n'ai pas l'amour, ça ne sert à rien...* » Or « *l'amour consiste non pas en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et qu'il a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés* », nous dit saint Jean (1 Jean 4 / 10). Ainsi, même si j'ai tout ce qu'il faut pour gagner, si je n'ai pas Dieu, si je n'ai pas ce que Dieu a fait pour moi en Jésus-Christ, alors je n'ai rien. « *Si Christ n'est pas ressuscité, [...] nous sommes les plus malheureux de tous les hommes* », écrivait saint Paul (1 Cor. 15 / 17-19).

Il me faut donc reconnaître que c'est Dieu qui fait pour moi, que c'est Dieu qui me donne ce dont j'ai besoin. Il faut renier le péché originel, il faut abdiquer ma prétention à ne dépendre que de moi – et accessoirement à faire dépendre les autres de moi : cette prétention est ruineuse pour les autres et pour moi ! Il me faut me replacer dans la situation d'enfant de Dieu, et non pas d'associé ou de client, qui décide en quoi il croit et quand est-ce qu'il a le temps de s'en occuper. Le bonheur que j'ai à vivre et à croire aujourd'hui n'est en rien mon œuvre, au contraire : tout ce que je puis ajouter à l'œuvre de Dieu la dénature ! C'est vrai pour moi. Entendez-le pour vous, frères et sœurs ; entendons-le aussi pour notre Église, que ce soit localement ou nationalement. Dieu nous offre de « *le servir avec intégrité et fidélité* » dans un héritage qui ne nous a rien coûté. Toute autre leçon vient du diable.

Ah, celui-là ! C'est lui qui est en train de vous murmurer à l'oreille la liste de tout ce que ça vous aurait néanmoins coûté, malgré les belles paroles du pasteur qui, lui, n'a jamais eu à gagner sa vie... C'est le diable qui vous énumère toutes les fois où vous avez prié sans qu'aucune réponse concrète ne vienne, sans qu'aucune parole ne transpire à travers un texte biblique désespérément inadapté. C'est le diable qui vous montre comme est belle Babylone, où chacun est responsable de sa vie, ne doit rien à personne, dans l'indifférence religieuse et l'amour du passé. Car contrairement aux apparences, si la Bible raconte volontiers le passé, elle n'aime pas le passé, mais elle aime le présent de ses lecteurs. Dieu n'aime pas le passé, Dieu aime les gens. Le diable est un menteur ; le diable est un faux dieu.

« *Ôtez les dieux qu'ont servi vos pères* », proclame un Josué intemporel, un Josué de toutes les époques, sans illusion ni sur le passé qui fut mauvais, ni sur le présent qui, sans Dieu, ne peut que l'être aussi. Dans un Nouveau Testament décidément très présent dans l'Ancien, c'est saint Pierre cette fois qui fait écho à cela, affirmant à ses lecteurs : « *vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre, héritée de vos pères* » (1 Pi. 1 / 18). Histoire de comportement donc, puisque l'idolâtrie n'est pas affaire de théologie, mais bien de conduite. Les « *dieux* » qu'il s'agit d'abandonner sont ceux qui, sans se parer de ce titre, guident et motivent néanmoins nos conduites dans tous les domaines de l'existence, de la tête aux pieds, du cœur au compte en banque, de la cuisine à la place publique !

Encore une fois, la fidélité à Dieu – la foi, tout simplement – c'est de laisser Dieu conduire notre vie et notre Église, comme il l'a déjà fait, comme il promet de le faire encore. Josué plaçait ses compatriotes devant un choix libre. Ils pouvaient choisir leur(s) dieu(x). Mais en sachant ce qu'ils faisaient, un peu comme nous le proposons à nos catéchumènes pour savoir s'ils veulent confirmer ou pas : il y a un Dieu vivant qui a tout donné pour vous, et grâce à qui vous êtes ce que vous êtes et vous profitez d'une vie que vous ne pouviez acquérir par vos propres forces ; et puis il y a des dieux qui ne parlent ni n'agissent, mais dont la pensée vous tire vers le bas, comme le font vos propres œuvres – des dieux d'esclaves pour une vie d'esclave.

Frères et sœurs, nous, nous avons choisi un jour, la plupart d'entre nous, même ceux qui ont eu le bonheur de grandir dans un foyer chrétien. Mais comme Josué le rappelait à son peuple, il faut être cohérents avec ce choix, parce qu'il n'y a de vie et d'avenir qu'en lui. Abandonner Dieu pour des chimères ou pour personne, c'est mourir. Le récit du passé nous est donné pour devenir le récit de notre passé, quand bien même nous ne sommes pas de la race d'Abraham ! Le récit des merveilles de Dieu, c'est le récit de ce qu'il fait aujourd'hui, en nous et à travers nous – nous individus croyants et nous peuple de Dieu. Notre héritage – si nous vivons de ce que Dieu fait pour nous au lieu de tenter de faire des choses pour lui ou pour nous-mêmes – notre héritage, c'est la « *liberté glorieuse de [ses] enfants* » (Rom. 8 / 21).

Écoutons encore saint Pierre : « *Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour une espérance vivante, pour un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir et qui vous est réservé dans les cieux, à vous qui êtes gardés en la puissance de Dieu, par la foi, pour le salut prêt à être révélé dans les derniers temps. Vous en tressaillez d'allégresse, quoique vous soyez maintenant, pour un peu de temps, puisqu'il le faut, affligés par diverses épreuves, afin que votre foi éprouvée – bien plus précieuse que l'or périssable, cependant éprouvée par le feu – se trouve être un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lors de la révélation de Jésus-Christ. Vous l'aimez sans l'avoir vu. Sans le voir encore, vous croyez en lui et vous tressaillez d'une allégresse indicible et glorieuse, en remportant pour prix de votre foi le salut de vos âmes.* » (1 Pi. 1 / 3-9) Cette bénédiction est à vivre, dès maintenant. Amen.